

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES
MERCREDIS

10 FRANCS

français
Publié clandestinement
pendant l'occupation

Troisième année

N° 3. — 18 JUILLET 1945.



Elinor LABOURDETTE dans : « LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE »

LA CENSURE

NE discutons pas le principe : est-il besoin de dire que nous sommes contre ?

Mais ne nous faisons pas d'illusion — il risque d'y avoir longtemps encore, sous un prétexte ou l'autre, une censure des films : une ordonnance, publiée au J. O. du 4 juillet, vient de donner au contrôle cinématographique une base légale PERMANENTE.

Donc, « la représentation et l'exportation des films cinématographiques sont subordonnées à l'obtention de visas délivrés par le ministre de l'Information ». Du moins veut-on espérer que cette censure « nécessaire » sera suffisante, et qu'au visa ministériel ne se superposera pas l'arbitraire des préfets et des maires.

Constatons que l'« exposé des motifs » s'en tient aux termes classiques de « publications contraires au respect des bonnes mœurs ou susceptibles de troubler l'ordre public ». Curieux critères, en vérité, que chacun peut apprécier à sa guise : jugera-t-on subversif tout ce qui, dans « l'ordre public », n'apportera point d'eau au moulin gouvernemental ? Quant à « au respect des bonnes mœurs », dans un récent article de *Spektateur*, notre ami Jeander, analysant un « mignon petit livre rose » publié par la Centrale Catholique du Cinéma, montrait jusqu'où peut aller l'imbécillité et l'odieuse dans ce domaine...

Examinons maintenant le décret d'application ; nous constatons tout de même un progrès : parmi les membres de la commission de contrôle prévue par l'article premier, sept sont désignés « respectivement sur la proposition des organisations les plus représentatives des auteurs, réalisateurs, producteurs, distributeurs, exploitants, spectateurs et critiques cinématographiques ».

Malheureusement, ils ne constituent pas une majorité. La commission se compose d'un président, choisi « parmi les hauts fonctionnaires en activité ou en retraite » et de sept représentants respectifs « de la présidence du gouvernement (défense nationale), des ministères de l'Information, de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Colonies, de l'Éducation nationale et de la Santé publique (famille) ».

Du choix de ces fonctionnaires dépendra donc essentiellement le visage de cette commission de contrôle. Souhaitons qu'il soit fait avec plus de discernement qu'au temps de Vichy, où l'on avait installé à la présidence un grotesque, connu surtout pour sa pédérastie, et choisi comme représentant de la famille une vieille fille refoulée.

Mais le plus grave figure à l'article 3 : « Le visa d'exploitation ne peut être demandé que pour un film dont la réalisation est entièrement terminée. » Etant donné l'imprécision des critères qui doivent « justifier » l'interdiction d'un film, et si l'on veut bien se souvenir du budget que nécessite actuellement une réalisation, il y a de quoi décourager les meilleures volontés.

Il est bien entendu que l'article 2 prévoit que « la commission peut être saisie de projets de films » ; mais l'avis qu'elle émet alors a un « caractère provisoire »



PARIS

Des étoiles en plein jour

IMAGINEZ cette distribution : Feuillère, Darrieux, Casarès, Annabella, Sollogne, Françoise Rosay, Simone Renant et encore Gabin, Jouvet, Chevril, Paul Bernard, François Périer, et nous en passons, nous en passons.

Le décor : le coquet hôtel qui héberge le Syndicat des Acteurs français, rue Monsigny.

Il y a là quelques-uns de nos jeunes maîtres de la mise en scène : Marcel Carré, Marc Allégret, Christian-Jaque, Jacques Becker...

Mais il ne s'agit pas d'un film. Il s'agit d'une réception en l'honneur de l'Old Vic Theatre, André Luguet, président du syndicat, dans un anglais impeccable, souhalte la bienvenue à Sibil Thorndike, à Laurence Olivier, à Ralph Richardson et à leurs camarades. On lève les verres.

— Ah ! si on avait des opérateurs sous la main !... murmure André Paulvé à M. Siefert, président du Syndicat des producteurs.

A bas les vacances !

DANS le XVII^e arrondissement, un joli hôtel enjambe une rue paisible : tout passant un peu sensible au charme des vieilles pierres est séduit par ce décor chargé de souvenirs.

C'est là, rue Pierre-Demours, qu'est installé le Centre de formation des comédiens de l'écran, qui dirige avec compétence le metteur en scène Henri Fécourt.

Aujourd'hui, le petit hôtel et son jardin sont silencieux et déserts : pendant deux mois, on n'y entendra pas les rires et les pleurs (pour la frime) des élèves, on ne les verra pas s'aimer, se battre et mourir devant des caméras factices.

Il n'y aura pourtant pas de vacances pour tout le monde : dans ces derniers mois, dix-sept élèves ont déjà été engagés

et ne peut être définitif que si « elle estime être en mesure d'apprécier exactement le film qui sera réalisé ».

Bien malin qui, sur le vu d'un découpage, pourrait « apprécier exactement » la réalisation terminée. Des modifications peuvent intervenir en cours de « tournage » : tant de choses dépendent du choix de l'interprète, de la « manière » du metteur en scène.

La censure, par son existence même, va dominer toute la production cinématographique : c'est dire l'importance de son organisation. Un effort a été fait : ses résultats, pourtant, risquent d'aller exactement à l'encontre de ceux que l'on cherchait à atteindre.

Qu'en conclure ? Sans doute qu'il n'y a pas de solution rationnelle au problème...



Vous en souvenez-vous ?..



CHARLES RAY fut, autour de 1920, une des plus grandes vedettes du muet : il avait débuté en 1913 dans « Le Timide » sous la direction de Thomas Ince. « Un lâche », « Le Roi du bluff (où on le voit ici), surtout « La Petite Baignade » et « Premier amour », œuvres fraîches et touchantes le mirent au premier plan : il jouait les jeunes premiers peu audacieux avec beaucoup de discrétion et d'humanité. Il collabora avec son metteur en scène, se lança dans la production ; ses affaires périclitèrent. Il est mort, ces jours-ci, à Hollywood, dans la misère.

pour tourner dans des films nouveaux. C'est un bon résultat. — Moi, je me serais bien passée de vacances, dit Mlle... Mais non, il vaut mieux ne pas la nommer. (Suite page 15.)

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Organe clandestin du cinéma jusqu'au 15 août 1944
Autorisation de paraître après la Libération : juin 1945

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL
J.-P. BARROT

Administrateur : G. PILLEMENT.
REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2^e)
GUT. 80-60 - TUR. 54-40

PUBLICITE
142, rue Montmartre - Paris (2^e)
GUT. 73-40 (3 lignes)

« L'ÉCRAN FRANÇAIS » n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Les Directeurs de la Publication : Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

UN FILM, UNE PLANTE

PAR ALEXANDRE ARNOUX



SI — ce qu'à Dieu ne plaise ! — il me prenait fantaisie un jour d'écrire mes mémoires cinématographiques, je ne sais véritablement pas par quel bout je pourrais bien commencer. Quel salmigondis ! Quelle salade ! Mes souvenirs se télescopent et s'emboutissent ; il y règne le plus extrême

desordre et la plus brumeuse confusion. Les films, leurs acteurs, leur cadre, leur monde grouillant, leurs scénarios, leurs effusions, leurs disputes, leurs petites fièvres, leurs kaléidoscopes d'images, comme cela laisse peu de trace ! Même le témoignage qu'ils laissent, leur pellicule impressionnée, se ride, se brouille, se ternit vite. Songes écrits sur une matière de songe, sur de minces rubans de songe. A chaque époque, la Providence lui fournit ce qu'elle mérite, ce qui s'accorde à elle, à son âme. A l'Égypte solennelle, le granit et les hiéroglyphes éternels. A nous, somnambules du tumulte, la cellulose fragile et les montagnes rapides, le tohu-bohu des actions instantanées. Voilà la cadence de mon temps. J'en souffre et je l'aime ; j'y respire et j'en meurs. Comme vous tous. Nous ne vivons peut-être pas longtemps, mais nous aurons beaucoup vécu ; et sténo-graphié au lieu de graver.

Pourtant, quand je rassemble mon passé d'écran, tout l'accessoire évanoui, il subsiste, de chaque bande, quelque chose. Et non pas ce que je pourrais croire, non pas des visages d'hommes ou de femmes, des décors de studio, des débris de découpages réalisés, des répliques de stars, des feux de sun-lights, non pas de ces anecdotes que les journaux de cinéma aiment tant, qui feraient imaginer que l'existence des gens de la caméra n'a pas de substance, ne se compose que de petites aventures, de gags privés. Non, à chaque ouvrage où j'ai travaillé se lie, presque toujours, une plante qui l'a marqué de son signe. Rien ne me demeure de l'histoire tournée, du travelling difficile, de la beauté insistante de l'héroïne, quand elle en possédait, de l'application exemplaire du grand premier rôle masculin à recomposer son texte dans un style propre à sa photogénie. Vétilles qui ne résistent pas à un arbre innocent, une fleur modeste, une herbe même. La chronique de ma carrière cinématographique, si je l'esquissais, ressemblerait plus à un *Calendrier de Flore* qu'à une biographie de scénariste-dialogueur.

Aujourd'hui, où les vieilleries, faute de nouveautés, ont un regain de jeunesse, je lis que les salles de quartiers redonnent *Tunnel*. Vous supposez peut-être que ce titre éveille en moi la figuration d'une foule noirâtre de perceurs, de foreurs, les coups de mine, les explosions, les catastrophes et les grandes machineries ténébreuses, souterraines et sous-marines. Pas du tout. Ce qui naît de ces deux syllabes, c'est le plateau qui domine la vallée de l'Isar, à la lisière de la forêt, non loin de Munich, fin septembre, et ce beau, ce placide sorbier des oiseleurs qui mûrit ses grappes rondes, pareilles, selon l'éclairage du vrai soleil, à des oranges sanguines ou à des boules de corail ; il efface le reste. Et ce film fabriqué en Italie, qui n'était pas très bon, le pauvre, qui prétendait évoquer la Terre, les amours d'une comtesse et d'un jacobin... Mais je n'ai certes pas oublié les menthes de San Rossore, près de Pise, dans le domaine du roi, leur tapis épais le long de la rivière, et leur odeur puissante, farouche et délicate, qui vous montait aux narines chaque fois qu'on posait le pied par terre, qui vous environnait et vous enivrait lorsqu'on s'asseyait entre deux prises de vues pour manger une de ces pêches jaunes et dures venues des vergers royaux et que nous apportait une princesse du sang vêtue de noir, à pleines corbeilles. Et plus

loin dans le passé, plus loin encore, au siècle du muet, ces roses de Montargis, au bord du canal du Loing, ces roses d'un film plein de péniches lentes et de reflets de peupliers sur les eaux mortes... Tant d'autres plantes encore dont la forme et le parfum ont plus duré pour moi que les ombres mouvantes de la pellicule.

Plus aussi que de Chaliapine-don Quichotte et de Dorville-Sancho Pança, deux personnages pourtant naturellement bariolés et contrastés, plus que du Chevalier, haut et maigre, et de l'Ecuyer courtaud et gras, j'ai mémoire du nasco, cette herbe de novembre et du littoral niçois. Elle s'élançait de tous les talus de la Corniche, poussait hardiment ses fleurs jaunes, répandait son arôme résineux, gluant, qui colle

à la brise. Le soir, même, quand le chanteur, couvert d'une singulière simarre écarlate, pareil à un tsar espagnol, une bouteille de calvados entre nous, quand le chanteur me fredonnait à voix de confiance des refrains populaires russes, je humais toujours le nasco balsamique, pénétrant des chemins arides. Pendant que court ma plume, son odeur m'entête ; les bobines dorment dans la poussière.

Pour la *Piste du Nord*, avec Jacques Feyder, tout un village, une symphonie d'hiver l'accompagnent. Nous élaborions le *treatment* à Gambais, par un froid de canard, en janvier-février. Chaque matin nous abattions quelques kilomètres, Françoise Rosay et moi, à travers la forêt. Sentiers neigeux, prairies givrées de couleur amande, futaies défeuillées ; les grives picoraient le gui ; les rires affreux des geais retentissaient aux clairières. Mais, infidèle aux plantes, c'est à un animal, cette fois, que s'attache mon souvenir, un petit hérisson du jardin, échappé du nid, frappé de pneumonie, et qui mourut un soir, près du radiateur, pleuré des enfants, de la cuisinière, de nous tous. J'entends encore sa brève haleine qui soulevait douloureusement ses épines ; j'assiste à cette agonie de châtaigne noire. Ah ! Michèle Morgan pouvait disparaître au sein des étendues glacées du Canada ! Le scénario, le découpage ne nous touchaient plus. Aujourd'hui encore, le petit hérisson, son souffle précipité me hantent. Et le rire sacrilège du geai et les vols de corbeaux au-dessus des prairies givrées, couleur d'amande.

Roses de Montargis, sorbiers des oiseleurs de l'Isar bavares, menthes de Toscane, nasco méditerranéen, hérisson de Gambais... Non, décidément, je n'écirai pas mes mémoires cinématographiques. Il y a trop de végétaux et de bêtes de par le monde.



La mort de Michèle Morgan dans « La Piste du Nord »

LA BOITE AUX RÊVES

PERMETTRE à Viviane Romance de faire ses débuts de scénariste, c'est-à-dire fabriquer un film avec rien ; décrire des personnages renouvelés de ceux des *Scènes de la Vie de Bohème* ; enfin présenter une nouvelle ingénue, en la personne de Viviane Romance déjà nommée : telles sont les trois folles gageures qu'un jeune metteur en scène, Yves Allegret, et le charmant René Lefèvre, en qualité de dialoguiste, ont tenté très courageusement de tenir. Voyons, point par point, ce qui en est résulté.

Il serait bon, au préalable, de raconter le sujet de cette *Boîte aux Rêves*. Mais ce n'est pas possible : il n'y a pas de sujet. A peine un point de départ : Viviane Romance, fille de riches, rencontrant Franck Villard au café, en tombe amoureuse et, pour obtenir ce jeune homme, s'impose, en jouant les amnésiques, à lui et à ses trois camarades Lefèvre, Guisol et Louis, artistes comme chez Murger. Tel est le point de départ. L'arrivée, c'est le baiser final des susdits, après un intermède nuptial raté qui permet à Henri Bry de se mêler davantage à la chose. Entre ces deux points extrêmes, il n'y a rien, il ne se passe rien, comme dans *Cette sacrée vérité*. Mais où est l'esprit, la légèreté, le charme de *Cette sacrée vérité* ? Ici, on se croirait chez Fernandel.

Cette première gageure donne le vertige. Viviane Romance griffonne trois lignes sur un bout de papier, et il se trouve aussitôt un producteur pour se jeter là-dessus, comme la faim sur le pauvre monde, alors que ces messieurs chipotent un scénario de Prévert ou font la petite bouche devant un scénario de Spaak. On sait peut-être que ce film avait été commencé par Jean Choux, lequel, au bout de deux semaines, lassé par les prétentions de la vedette-scénariste et par les acquiescements empressés du producteur, est parti en claquant les portes. On a pu lire, de Jean Choux, un récit de ces vicissitudes, qui est bien plus cocasse que la *Boîte aux Rêves*. Ne pouvait-on pas

Film français.
Mise en scène : Yves Allegret.
Dialogues : René Lefèvre.
Interprètes : Viviane Romance, Frank Villard, Henry Bry, René Lefèvre, Henri Guisol, Marguerite Pierry, Pa-lau, Pierre Louis.

s'en tenir là, et nous épargner cette débâche de fantaisie romancienne, où René Lefèvre s'est efforcé en vain de mettre un peu d'animation ?

par Nino FRANK

Venons-en à la seconde gageure : décrire des personnages renouvelés de Murger. Celui qui écrit ces lignes a d'excellentes raisons de savoir que c'est là une entreprise périlleuse, très périlleuse. Les fantoches de la *Boîte aux Rêves* s'agitent comme des forcenés, hurlent, se giflent, grimacent, se jettent par terre, se saoulent et chahutent et, ce faisant, ils succombent périodiquement à des crises d'hilarité. Ils ont bien de la chance. N'a-t-on pas vu qu'on était en plein poncif ?

L'AVIS D'UN FANTASISTE

C'est affolant, on dirait un siphon sans jus. Le café de Flore, je connais ça, c'est un bon bistro, comme qui dirait la Nationale, on y voit Sartre, Thierry Maulnier, Prévert qui font leurs écritures, c'est autrement drôle que la succursale des Quatre-arts qu'on nous montre. Pour ce qui est des joyeux fantasistes, il n'y en a qu'un qui tiennent le coup, c'est l'italien Henri Bry, et, à la rigueur, celui qui tripote sa cravate, Pierre Louis, comme l'écrivain, mais sans y grec. Les autres, c'est plutôt un enterrement de première. Parlons pas de la donzelle, Viviane, elle est dodue, comme l'oie, mais pas plus marrante.

Leur gaité fait penser à la méthode Coué ; on sent trop qu'ils sont là par contrat. Rien de plus conventionnel que leur pittoresque, de plus dérisoire que leurs entrechats, de plus pénible que leur façon de brusquer la poule tombée au milieu des coqs. Et ce café de Flore, soigneusement imité, mais qui sent à une lieue le café Momus de Murger ! On y boit du champagne... Il y a de quoi provoquer des troubles sérieux dans le quartier Saint-Germain-des-Prés.

Voici maintenant la troisième gageure, la plus paradoxale de toutes : Viviane Romance fantasiste, Viviane Romance ingénue ! Cette vedette à sans le moindre doute une grosse personnalité, qu'exprime sa simple présence physique.

Mais aller chercher de la fantaisie et de l'innocence (mais oui !) chez cette belle fille qui a un genre et un âge bien déterminés, avouez que c'est vraiment vouloir marier l'eau et le feu. Remarquez que Viviane Romance s'efforce très consciencieusement, de jouer les ingénues (telles du moins qu'elle les conçoit) : c'est-à-dire qu'elle écarquille les yeux, fait la petite bouche et se trémousse rêveusement. D'autre part, elle pousse la fantaisie jusqu'à se laisser gifler, et à lever sa jupe pour s'asseoir et tomber par terre. Tout cela est prodigieusement faux. Quant à son apparition en robe de mariée, c'est le bouquet. On ne peut pas s'empêcher de penser à la Maison Tellier.

Ainsi, cette triple gageure aboutit à un triple échec : quelque chose entre la farce d'atelier et le vaudeville fernandien. Où toutefois Yves Allegret trouve le moyen de tirer son épingle du jeu : il a le sens du mouvement, il sait se servir de ses appareils, il compose bien ses images. Et où on rencontre, par ailleurs, quelques moments savoureux, qui sont dus principalement au bagout d'Henri Bry, mais aussi à l'humour de René Lefèvre et aux bonnes silhouettes que dessinent Pierre Louis, Mathilde Casadesus, Jacques Dynam.



1789 - 14 JUILLET - 1945

VOICI VOTRE ÉCOLE

L'École des Sciences et Arts, 16, rue du Général-Mallette, Paris, et 81, boulevard des Belges, Lyon, vous permettra de faire chez vous les meilleures études par correspondance. Nombreux et brillants succès aux examens officiels. Demandez l'envoi gratuit de la brochure ou notice qui vous intéresse : Broch. 15.480 : Classes primaires et second. B.E., B.E.P.S., Baccalauréats.

- Notice 15.481 : Cours d'Orthographe.
- Notice 15.482 : Cours de Rédaction.
- Notice 15.483 : Formation scientifique (Mathém., Phys., Chimie).
- Notice 15.484 : Dessin industriel.
- Notice 15.485 : Commerce et Comptabilité.
- Broch. 15.486 : Dunamis (culture mentale).
- Notice 15.487 : Phonopolylotte (Anglais, Allemand, Italien, Espagnol).
- Notice 15.488 : Dessin artistique.
- Notice 15.489 : Cours d'Eloquence.
- Notice 15.490 : Cours de Publicité.
- Notice 15.491 : Formation musicale.
- Notice 15.492 : Initiation aux grands problèmes philosophiques.
- Notice 15.493 : Carrières des P.T.T.

L'ÉCRAN FRANÇAIS n'accepte AUCUNE publicité cinématographique

" Il épouse sa femme "

« He married his wife »
Film américain v. o. sous-titres français.
Metteur en scène : Roy del Ruth.
Interprètes : Joel Mac Crea, Nancy Kelly, Cesar Romero, Roland Young, Mary Boland.

« Désormais, le cinéma est une affaire de gouvernement », a dit René Clair.

Pas en France.

Un film de saison : lourd avec éclaircies.

Ses auteurs — ils sont six, quatre adaptateurs et deux scénaristes — semblent avoir plus de mémoire que d'imagination : on pourrait, sans grand effort, indiquer un « film d'origine » pour chacun des effets cherchés — et souvent obtenus d'ailleurs.

C'est du travail courant, réalisé consciencieusement : rien n'est laissé au hasard — je veux dire à l'imprévu. Thème et personnages éprouvés...

Deux époux, divorcés parce que le mari aime trop les chevaux de course, n'ont en réalité jamais cessé de s'aimer. Un week-end à la campagne chez une amie « loufoque » les réunit : un bellâtre fait une cour assidue à la jeune femme ; du coup, l'ex reconnaît sa jalousie — donc son amour...

Sommes-nous plus difficiles ou un peu las : le type désormais classique de la dame mûre, écervelée, hospitalière et gaffeuse, nous a paru moins drôle : peut-être par sa présence permanente tout au long du film.

L'interprétation ne fait que confirmer un ensemble assez plat : Joel Mac Crea, amorphe, Nancy Kelly, singulièrement banale physiquement et « scéniquement », Roland Young, parfois si charmant, ici effacé.

ALORS que d'autres pays, comme les Etats-Unis ou l'U.R.S.S., exaltent par le film leurs grandes figures nationales ou les épisodes les plus marquants de leur histoire, le cinéma français se contente généralement de nous raconter des aventures drôles ou sentimentales ou d'adapter des romans célèbres dont il est impulsant à rendre toute la psychologie.

Tandis que la France libérée fête dans l'allégresse un 14 juillet de victoire, nous rappelons à nos metteurs en scène, en donnant ces photos de la Marseillaise de Renoir et du Napoléon d'Abel Gance, que ce ne sont pas les sujets de films qui manquent dans notre histoire de France.





DES "VERTS PATURAGES"...

CEST aux Champs-Élysées que je viens de rencontrer William H. Keighley. Un tel lieu de rencontre était tout indiqué. L'auteur de *Verts Pâturages*, promenade au paradis des Noirs, se devait et nous devait de s'intéresser aussi à nos « Champs-Élyséens »...

Pourtant, en l'occurrence, les Champs-Élysées ne serviront, au même titre que la gare de l'Est et les grands boulevards, qu'à illustrer la toile de fond d'un film intitulé *Paris-Canteen*, dont l'action se situera à Paris, et qui sera tourné en partie à Paris et en partie à Hollywood. William Keighley en sera le metteur en scène, et c'est pourquoi il est venu passer quelques semaines à Paris en compagnie du producteur américain bien connu Sol Lesser.

WILLIAM KEIGHLEY est l'un des plus grands metteurs en scène américains. Il a « dirigé » quelque vingt-cinq films, dont plusieurs, tels *Verts pâturages*, *La vallée des géants*, *Le fou chantant*, *G. Men*, *Special agent*, *Robin des Bois*, etc., ont connu en Europe, et spécialement en France, des succès éclatants. Il a débuté, si l'on peut dire, dans la carrière cinématographique, en interprétant au théâtre des rôles shakespeariens. Car, d'acteur il est devenu metteur en scène de théâtre, et, de là, n'a eu qu'un pas à faire pour gagner le cinéma.

Quand je l'ai rencontré, il portait un complet gris clair qu'il venait à peine de troquer contre un costume qu'il n'a guère cessé de porter depuis quatre ans : l'uniforme de l'aviation américaine.

C'est un homme grand, mince, aux yeux bleus, aux cheveux blancs, aux manières affables, qui s'exprime, sans trop d'accent, dans un français presque parfaitement correct. Tout jeune, il a passé trois ans à Paris dans une famille française, et il y est souvent revenu depuis.

« Je crois... Je crois, répète-t-il, comme pour s'excuser, avec un sourire discret, que je connais un peu la France, parce que j'y ai vécu, parce que j'y ai travaillé, et parce que je l'aime. C'est pourquoi je suis heureux de diriger aujourd'hui un film d'atmosphère française, où l'âme de la France doit en partie être reflétée... »

A propos de son voyage à Paris, William Keighley a naturellement été inter-



William H. Keighley (à gauche) dirigeant une prise de vues d'un balcon des Champs-Élysées.

...AUX CHAMPS - ÉLYSÉES



Candidates aux deux rôles de « jeune Parisienne » dans « Paris-Canteen ».

Reportage photographique BRODSKY.

viewé par plusieurs journaux américains. J'ai sous les yeux la déclaration qu'il a faite, le mois dernier, au *New-York Sun* : « Le peuple français est fier et sensible. Il a terriblement souffert, et souffre encore beaucoup aujourd'hui. C'est pourquoi il faut faire très attention de ne pas, même inintentionnellement, le heurter dans sa sensibilité. Personnellement, je m'efforcerai de le peindre tel qu'il est réellement, donc de servir sa cause... »

De tels mots, imprimés actuellement dans un journal étranger, font plaisir. Parce que, n'est-ce pas, nous en lisons quelquefois d'autres...

C'EST d'une cantine militaire qu'il sera question dans *Paris-Canteen*. Sous le nom de « Stage Door Canteen » se sont créés, d'abord à Hollywood, puis à New-York, à Londres, et enfin à Paris, des établissements où les soldats alliés trouvent bon accueil, bon boire, et aussi bonnes attractions, car les plus célèbres vedettes du théâtre et du cinéma y paraissent chaque soir, à tour de rôle, à titre gracieux. Les Maurice Chevalier, Charles Boyer, Marlène Diétrich, Gabin, Bette Davis, Robinson et autres Deana Durbin paraîtront vraisemblablement sur l'écran à l'occasion de *Paris-Canteen*. Mais en qualité de simples figurants : Katharine Hepburn se contentera de servir le café et Georges Raft de rincer les verres. C'est à de jeunes acteurs et actrices encore très peu connus que seront confiés les principaux rôles du scénario, une comédie dramatico-sentimentale où une jeune Parisienne, héroïne de la Résistance, devra se livrer à la douloureuse opération de partager son cœur entre un vaillant F.F.I. et un combattant américain. C'est le F.F.I. qui l'emportera finalement, le soldat américain s'effaçant, non sans regret, mais de bonne grâce. L'histoire servira également de cadre à certaines scènes de reportage filmé, notamment le retour des prisonniers et des déportés politiques.

Les deux seuls rôles féminins du film seront confiés à deux jeunes Parisiennes authentiques. Une dizaine de jeunes personnes, sélectionnées par MM. Sol Lesser et Keighley, ont fait des essais aux studios de Saint-Maurice, sous l'attentive direction de Marc Allégret, qui a accepté d'être en quelque sorte le « superviseur de l'atmosphère française » de cette production. Les heureuses élues ne seront connues que dans quelques jours.

R. T.

THÉÂTRES PARISIENS parlant anglais

Quatre théâtres parisiens parlent anglais, sans sous-titres français, puisque leurs spectacles sont réservés aux troupes américaines et britanniques stationnées à Paris. On le regrette. Qui ne voudrait voir en nature le grand rire de Mickey Rooney, dans sa revue « Jeep Jamboree » ? Et l'élégance de Brian Aherne dans « Miss Ba » ? ou Annabella, devenue comédienne américaine, dans une pièce de Noël Coward ? Il est vrai que les Parisiens ont la consolation d'applaudir Ralph Richardson et Lawrence Olivier, dans les représentations de l'Old Vic à la Comédie-Française.



Lawrence Olivier et R. Richardson

(Photos LIDO).



L. Olivier apprête son faux nez



Ralph Richardson et Joyce Redman



Le bon rire de Mickey Rooney



Brian Aherne dans « Miss Ba »

VOTRE AVENIR
est dans
LA RADIO

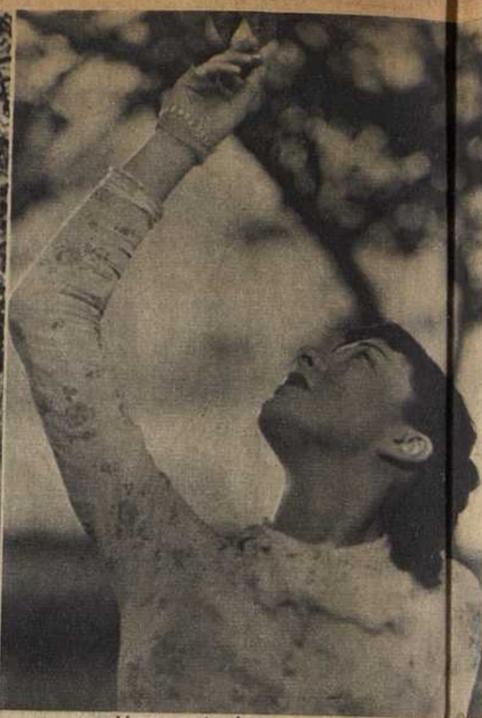
Inscrivez-vous à nos
cours du JOUR, du SOIR
ou par CORRESPONDANCE

ECOLE CENTRALE DE T.S.F.
12 Rue de la Lune-Paris-

PUBLICITES REUNIES



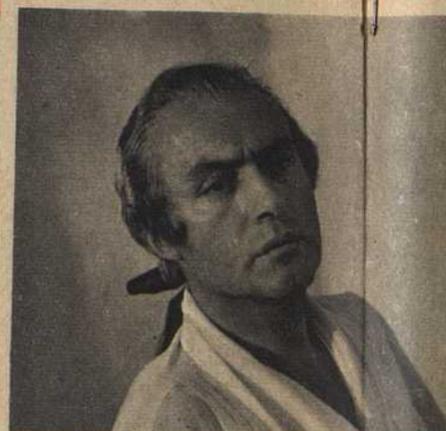
G. d'Arnoux et Jacques Brunius, collaborateurs techniques et interprètes, entre deux prises de vues d' « Une partie de campagne »



« Une partie de campagne » : Sylvia Bataille



Elina Labourdette, vedette féminine d' « Air pur »



Charles Boyer : « Le Corsaire »



Le corsaire à l'abordage. Une belle image du film de Marc Allégret que nous ne verrons jamais sur l'écran

S l'on devait énoncer en une phrase à quoi l'on reconnaît que le cinéma est une industrie, on pourrait dire ceci : tout film commencé doit être d'une manière ou d'une autre terminé ! L'écrivain, le peintre, le musicien, ont, s'ils le veulent, le loisir d'abandonner leur œuvre, de laisser leur roman, leur tableau ou leur symphonie, inachevés... Un tel luxe n'est pas accordé au cinéaste.

Voici pourtant quelques images de films que vous ne verrez jamais ! Leurs auteurs ont tourné pendant de nombreuses semaines, des centaines de mètres de pellicule furent impressionnés, des millions furent dépensés, des décors, des costumes minutieusement finis.

Les metteurs en scène de ces trois films inachevés ne sont cependant pas de ceux dont les œuvres sont négligeables. On attend toujours avec impatience la nouvelle réalisation de Jean Renoir, de René Clair, de Marc Allégret.

Il y a une dizaine d'années, Jean Renoir avait conçu le projet de porter à l'écran ce conte de Maupassant qui s'intitule : « Une partie de campagne ». Il en écrivit une adaptation susceptible de fournir la matière d'un film très court puis, à mesure qu'il entraînait lui-même dans le jeu des per-

Les films que l'on ne verra jamais

sonnages, le sujet se corsait, prenait de la hauteur et du développement, et Renoir envisagea de tourner un grand film. Il appela auprès de lui Jacques Prévert qui donna du corps à l'anecdote de Maupassant et l'on commença les prises de vues. De nombreuses scènes furent tournées dans la propriété de Marlotte où l'on voyait la charmante Sylvia Bataille et une troupe de jeunes filles en longues robes légères 1880, armées d'ombrelles de dentelle, galoper dans les prairies. Cela évoquait irrésistiblement quelque toile ensoleillée de l'auteur du « Déjeuner à Bougival »...

Partie avec les moyens d'un court métrage, et sur des bases qui en faisaient en quelque sorte un film d'amateur, « Une partie de campagne » ne put aller au bout de sa course. (Nous devions y voir dans un rôle très court l'assistant de Renoir : il s'appelait Jacques Becker...) On tourna un millier de mètres. Et puis on dut abandonner...

Les deux autres films, ceux de Clair et d'Allégret, c'est la guerre qui les interrompit. « Air pur » était vraiment, avant la lettre, une croisade pour l'air pur à la jeu-

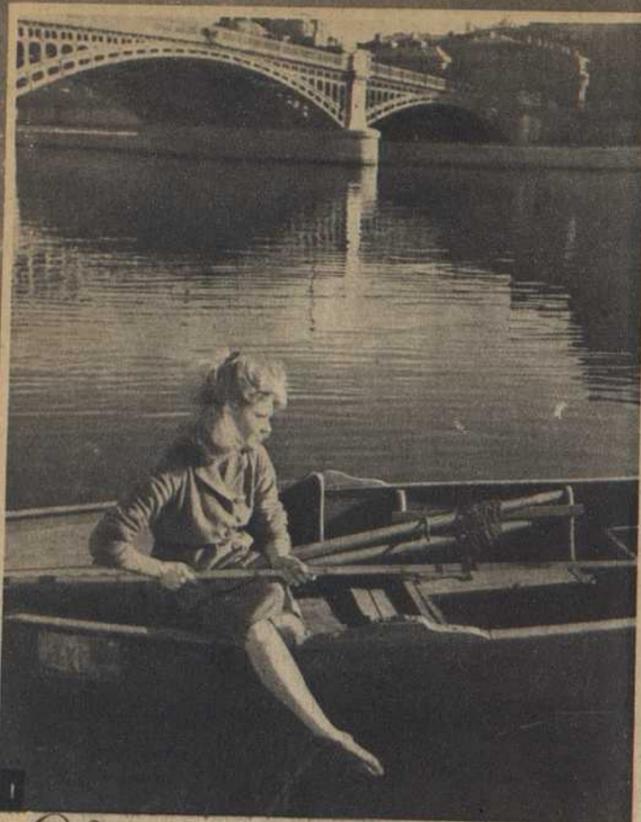
nesse... Pierre Bost avait travaillé au scénario et au dialogue avec René Clair. Des extérieurs furent tournés près de Poitiers, dans un lycée de jeunes filles dans le Var, et dans le parc du collège de Bouffémont près de Paris. Elina Labourdette et Jean Mercanton étaient les vedettes. On était aux champs, absorbés dans la contemplation de la nature lorsque la guerre éclata. On abandonna les forêts et les sources pour d'autres lieux ; quelques mois après la mobilisation, l'assistant de René Clair, Brock-Dubard, était tué sur la ligne Maginot ; après 1940, le producteur Corniglion-Molinié devenait l'un des héros de l'aviation française combattante ; il est aujourd'hui le général Corniglion-Molinié. Les quelques centaines de mètres de « Air pur » qui furent tournés ne sont plus qu'un souvenir...

C'est en juillet 1939 que fut donné le premier tour de manivelle du « Corsaire ». La pièce de Marcel Achard avait été créée à l'Athénée par Madeleine Ozeray et Louis

Jouvet, Michèle Alfa et Charles Boyer tenaient dans le film les mêmes rôles. Marc Allégret fit édifier à Nice, sur les terrains de la Victorine, des ponts de navires et d'immenses décors représentant une petite ville espagnole ou mexicaine des plus pittoresques ! En mer on tourna l'abordage d'un bateau corsaire et d'un voilier de commerce, et l'on vit le pavillon noir à tête de mort flotter sur la Méditerranée pendant plusieurs semaines...

Une fois encore, le coup de tonnerre du 3 septembre interrompit cette croisade dans les temps révolus. Charles Boyer fut mobilisé à Agen, toute la troupe se dispersa. A Nice, il reste encore des vestiges du « Corsaire » sous la forme de décors et de bateaux échoués. La mousse et l'herbe ont envahi le pont, les hublots et le môle de l'embarcadere que la mer n'a jamais battu. André Daven, le producteur est à Hollywood : « Le Corsaire » n'arrivera jamais au port.

Du cimetière de ces films perdus nous avons retiré ces photographies : elles sont le seul souvenir de grands efforts inutiles.



Vacances sans voyage...

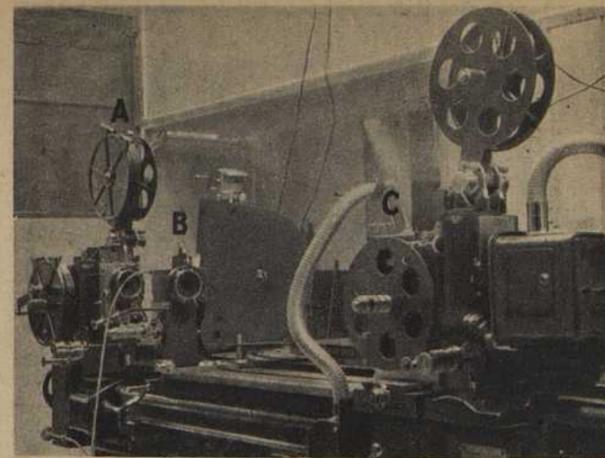
Sophie Desmarests (1) pêche à la ligne sous les ponts de Paris... ; Jeanne Manet et Madeleine Sologne (2) ont choisi la piscine ; Gaby Sylvia (3) pêche des écrevisses dans le ruisseau qui traverse sa propriété des environs de Paris ; et Jean Paquis, en compagnie de Gisèle Pascal (4) ont adopté le Racing, sa piscine et ses agrès.



La « TRUCA », en fait, n'est que l'adaptation au service du cinéma d'un agrandisseur photographique de haute précision. Comme tout agrandisseur, en effet, la « Truca » est composée de trois corps installés sur un bâti : une lanterne de projection (a) où peuvent défilier simultanément plusieurs bandes; un objectif (b) qui projette l'image de cette ou de ces bandes sur un écran constitué par la pellicule vierge qui se déroule dans l'appareil de prise de vues (c).

La mobilité de ces trois éléments, la possibilité de changer d'objectif permettent, principalement, d'enregistrer à volonté sur la pellicule vierge tout ou partie des images projetées; ainsi obtient-on, par exemple, l'effet de « travelling » ou de grossissement. De plus, on a la faculté de dérouler soit la bande à projeter, soit la pellicule vierge dans le sens où l'on veut, ce qui donnera par exemple, à l'écran, la vision du vase brisé qui se reconstruit et bondit sur l'appui de la fenêtre d'où il était tombé.

Egalement, la lumière de la lanterne est réglable; en l'affaiblissant d'une image à la suivante, on obtient le « fondu », c'est-à-dire cet obscurcissement progressif qui marque si souvent la fin de scènes au cinéma. Combiné à une surimpression, on aura alors, toujours grâce à la « Truca », le « fondu enchaîné ». Enfin, l'infinie variété des caches et autres accessoires propres à produire des juxtapositions, trouve sa place dans la « Truca » dont l'invention revient, paraît-il, à l'opérateur Shuftan.



« La Truca, vous dis-je... »

(Imité de Molière...)

ECRAN (fanatique extraordinaire). — Des amis m'ont conté, au sujet des trucages cinématographiques, des histoires étranges où il était question d'opérateurs clouant leur appareil au sol de peur qu'on



Le metteur en scène avait besoin d'un « travelling » qui ne fut pas réalisé au studio. Progressivement, la « Truca » grossira l'image jusqu'à ce que la partie comprise dans le cadre blanc tienne tout l'écran.

Ci-dessous : un « volet » et une surimpression également obtenus sur la « Truca ».



ne le bouge, comptant leurs tours de main, introduisant dans leurs machines des morceaux de toile découpée que l'on dénomme « caches » et se livrant à maintes autres pratiques mystérieuses dont j'ai la tête farcie, afin d'accroître encore les magiques ressources de mon art préféré.

TOINET (cinéaste). — Ce sont des ignorants et nous avons changé tout cela. Ces pratiques dont vous m'entretenez, il y a beau temps qu'on n'en use plus au studio. Tout, de nos jours, se fait au laboratoire sur un machin appelé « Truca ».

ECRAN. — J'admire fort, dès le début d'un film, la façon dont les noms des auteurs, des artistes, du metteur en scène, que sais-je, défilent sur l'écran, se chassant les uns les autres, se superposant, s'évanouissant tandis que, derrière eux, se déroule un merveilleux décor naturel ou factice.

TOINET. — Justement, la « Truca ». ECRAN. — Parfois, alors qu'une vision s'estompe, une autre apparaît sur la toile. C'est ce que vous nommez en votre jargon : « fondu enchaîné »...

TOINET. — La « Truca ». La « Truca » aussi, ces « volets », ou, pour parler en commun, ces images balayées de l'écran tandis que d'autres les remplacent.

ECRAN. — Je raffole des surimpressions.

TOINET. — La « Truca ». ECRAN. — J'ai mémoire de ce film, L'Homme invisible, dont les extravagantes péripéties m'ont transporté.

TOINET. — La « Truca », encore. Et ne ressentez-vous point un pincement de cœur à voir sur la toile un objet minuscule grandir tout à coup et s'approcher jusqu'à l'envahir ? Ou bien à observer le phénomène contraire ?

ECRAN. — Si fait.

TOINET. — La « Truca ». Avez-vous éprouvé quelque surprise, lors de la projection de Pourquoi nous combattons, à voir, brusquement, Hitler se figer dans l'une de ses poses favorites, ou bien assister à cette étrange parade de ses troupes qui marchaient à reculons et se croisaient avec elles-mêmes ?

ECRAN. — Oui.

TOINET. — La « Truca », la « Truca », vous dis-je...

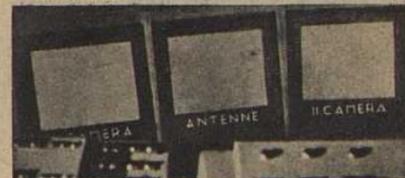
DE cet « à la manière de », il ne faudrait conclure ni que la « Truca » peut tout, ni qu'avant elle, rien n'était possible.

Appareil de projection, la « Truca » ne peut projeter que ce qui a été filmé. La « Truca » n'invente rien; elle se contente



Bientôt, dans L'Assassin chantait, vous verrez cette salle de télévision avec ses trois écrans. Pour obtenir cet effet, il aura fallu tourner quatre scènes distinctes et les combiner à la « Truca » à l'aide de quatre caches. Ce travail délicat a été réalisé par l'opérateur spécialiste Tourtessoud.

Ci-dessous : un des quatre films élémentaires.



de modifier, de juxtaposer, de superposer, d'accoler, de grandir, de diminuer, d'estomper des images. C'est tout et ce n'est déjà pas si mal.

De même la quasi-totalité des trucages dont elle est aujourd'hui l'instrument avaient déjà été réalisés ou étaient, au moins, susceptibles de l'être avant son existence.

Ce que l'on pourrait, en effet, appeler les « trucages de base », c'est-à-dire ceux dont la combinaison fournit la gamme infinie des illusions cinématographiques (juxtaposition, surimpression, ralenti, accéléré, retour en arrière de la pellicule), tous ces trucages sont pratiquement aussi anciens que le cinéma lui-même.

Là non plus, la « Truca » n'a rien inventé. Seulement, et c'est ici son grand mérite, elle atteint, à exploiter ces vieux principes, un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Il faut maintenant « être du métier » pour pouvoir déceler les interventions de la « Truca ».

Une belle machine à fabriquer du rêve, à rendre réel l'impossible ? Une baguette magique pour metteurs en scène ?

La « Truca », la « Truca », vous dis-je... François TIMMORY.



LAUREN BACALL. — Sa première photo faillit provoquer un scandale : juchée sur un piano, elle balançait de belles jambes au nez du pianiste qui n'était autre que le futur président Truman. Dans son premier film « To have and have not », elle éclipse son mari Humphrey Bogart. Elle tourne « Confidential Agent » avec Charles Boyer.



RITA HAYWORTH. — Elle concrétise le sex appeal américain. Cette fille rousse et dansante que nous verrons dans « Cover Girl » tient avant tout à un meuble : son lit. De chez son premier mari, elle l'a emporté chez sa mère et de là dans la maison qu'elle habite maintenant avec Orson Welles. Sa fille Rebecca y est née.

HOLLYWOOD nouveaux visages...

L'AVENTURE de Cendrillon quittant ses haillons pour de brillantes robes de bal est monnaie courante à Hollywood. Les récentes cendrillons sont souvent de robustes galliards ayant combattu sur tous les fronts de guerre. Ils se nomment Owen Hyrce ou Frank Wolfe, n'ont jamais songé à faire du cinéma et apparaîtront sur l'écran dès leur démobilisation.

L'usine a sans cesse besoin de matériel nouveau. Linda Darnell, Geraldine Barnum, Dusty Anderson, Marjorie Riordan, Esther Williams, Lynn Bari, Lucille Ball, Lena Horne, Ginny Sims, et la dernière en date : Dorothy Patrick qui vient de signer son premier contrat : autant de jolis minois et surtout de jolies jambes. Dans « Diamond Horseshoe », nous pourrions bientôt admirer les plus jolies, celles de Betty Grable (qui fut la femme de Jackie Coogan). Mais la gloire passe vite à Hollywood et Betty Grable serait sur le point de se voir détrôner par June Haver aux côtés de qui elle paraîtra d'ailleurs dans les « Dolly Sisters ».

Parmi les anciennes étoiles, dont certaines gardent encore leur éclat, et les nouvelles qui montent au firmament, se détachent Gena Tierney, Ingrid Bergman et surtout Lauren Bacall, Rita Hayworth et Veronica Lake.



VERONICA LAKE. — Un défaut à l'œil l'oblige à se cacher la moitié de la figure — et la moitié de l'Amérique l'a aussitôt imitée. Dans « Ma femme est une sorcière », elle épouse Frederick March. En réalité, elle est la femme du metteur en scène, André de Toth, et attend un bébé.



JOSEPH COTTEN. — Orson Welles a lancé ce jeune premier. Il n'est pas séduisant, mais dans « I'll be seeing you », malgré un scénario invraisemblable, il réussit à nous émouvoir dans le rôle d'un soldat victime d'un choc nerveux.

HOLLYWOOD GAZETTE

◆ Un nouveau roman de A.-J. Cronin « The Green Years », qui n'a pas encore été traduit en français, va être porté à l'écran.

● Charles Boyer sera le partenaire de Jennifer Jones dans « Cluny Brown » un film en technicolor réalisé par Ernst Lubitch d'après un roman de Margery Sharp.

◆ Avec « Confidential agent », Hollywood s'attaque pour la première fois au problème du fascisme espagnol. Jusqu'à présent, l'Eglise catholique avait banni de l'écran toute allusion à Franco. On avait pu notamment constater cette lacune dans la série des « Pourquoi nous combattons » de Frank Capra.

● Depuis la cessation des hostilités, le Gouvernement des Etats-Unis a levé le séquestre sur une première tranche de quarante-sept films allemands et autrichiens qui seront distribués dans le pays.

◆ Vidocq sera incarné par Akim Tamiroff dans un film intitulé « Un scandale à Paris ».

● Harry Segall, le scénariste du « Défunt récalcitrant », prépare un nouveau film : « Angel on my shoulder ». L'action se déroule en enfer : Claude Rains sera Satan et Paul Muni l'esprit d'un gangster qui veut retourner sur terre.

◆ Le ministère de la Guerre britannique a interdit le dernier film de Frank Capra sur la campagne de Birmanie « parce qu'il ne rend pas un hommage suffisant au rôle joué par les troupes britanniques ».

● Miss Edwina Mac Donald a intenté un procès à Daphne du Maurier ainsi qu'aux réalisateurs, producteurs et distributeurs du film « Rebecca » en les accusant d'avoir plagié son livre : « Blind Windows ».

◆ Tout arrive à Hollywood. Tamara Toumanova, une danseuse, va, dans son prochain film, jouer le rôle d'une danseuse.

LES MALHEURS DE SOPHIE



Huit ans, l'âge de son personnage, Joaëlle Conrad joue à la poupée, naturellement.

JACQUELINE AUDRY achève de tourner *Les Malheurs de Sophie*, premier film de la cinématèque rose. Scénario et dialogues de Pierre Laroche et Colette Audry, sœur de Jacqueline. Titre de la comtesse de Ségur.

On ne retrouve pas grand-chose de la petite fille que nous connaissons dans cette Sophie qui lit et paraphrase Bernardin de Saint-Pierre et que les scénaristes ont nantie d'une gouvernante sévère (Marguerite Moreno) pour éviter d'adresser à une mère les critiques suscitées par l'éducation que reçoit Sophie. Le film a deux parties. Dans la deuxième, Sophie est devenue une ravissante jeune fille blonde, qu'un oncle et une tante inconnus de Mme de Ségur veulent marier contre son gré à un jeune homme godiche et prétentieux (Renald Mary), fils d'un préfet (Alerme) et d'Andrée de Chauveron.

Il est 7 heures du matin. Il va faire horriblement chaud. On doit tourner l'arrivée à Méreville (c'est l'endroit où résident l'oncle et la tante) de la future belle famille de Sophie.

A côté de la gare de Mareil-Marly, en pleine campagne, on a édifié une autre gare plus petite et qui, le soir, après les prises de vues, s'emboîte probablement, gare-gigogne, dans la grande.

On croyait savoir que le son est plus lent que la lumière (le coup de tonnerre nous parvient après l'éclair); eh bien! ce n'est pas toujours vrai. Aujourd'hui, par exemple, les ingénieurs du son, plus rapides que les opérateurs de prises de vues, sont déjà sur le terrain.

Ils enregistrent une fanfare villageoise de Maurice Thiriet, hymne de bienvenue que la fanfare de Méreville (dans le civil: quelques éléments de la Garde républicaine) offrira au préfet.

Comme des oiseaux, les notes s'envolent vers le ciel pâle, joyeusement libérées de leurs cages étincelantes: de la clarinette, du tuba, du trombone, des cymbales. Toute la population matinale de Mareil-Marly accourt, écoute, commente, chantonne. Il y a des enfants qui seront en retard à l'école, des ouvriers, qui sifflent sans travailler, une vieille femme un peu boiteuse avec un sac à

provisions et qui s'avance cahin-caha. Bourbon (le maire), qui ne tourne que l'après-midi et dont le ventre est si beau, si gros, que ça en devient un ornement et qu'il en est certainement fier comme un centenaire de ses cent ans, musarde, allongé dans l'herbe, en prenant bien garde de ne pas rester coincé dans les multiples rails de la voie de garage.

Petit à petit, les figurants arrivent par groupes, d'un pas théâtral, impressionnés par leurs costumes. Couleurs surannées: bleu canard, grenat, moutarde, puce. Redingotes et crinolines, favoris et capotes à rubans, pantalons à sous-pieds et dentelles, badines et anglaises blondes, berthes et haut-de-forme gris. Mareil-Marly commence à devenir Méreville pour de bon. Il y a aussi des paysans, des paysannes. Mais leurs sabots les gênent pour marcher. Ils les tiennent à la main comme des gants — des gants à paume de bois.

Et voici le train, vedette de la journée (bien que le mot vedette s'applique plutôt à un bateau). C'est un petit train qui tourne beaucoup en ce moment (on le verra aussi dans *Trente et quarante*), le premier train ayant fait le trajet Paris-Saint-Germain et que la S.N.C.F. conserve comme train-musée.

Tout le monde est là maintenant. Sophie, c'est Madeleine Rousset. Elle est très jolie et ressemble à la Danielle Darrieux de l'écran bien plus que Danielle Darrieux elle-même au naturel.

Jacqueline Audry inspecte son monde. Elle a un pantalon long en toile bleu clair, une chemise bleu marine, de longs cheveux bruns bouffants, un sifflet autour du cou, une bonne figure ronde

et hâlée, et une autorité incontestable. A une petite gardeuse d'oeies, elle enlève son tablier, réclame — car la scène qu'on va tourner se passe en hiver — un châle pour une figurante trop décolletée et dont le dos s'aggrave d'un coup de soleil, dispose à une portière du train un couple d'amoureux.

— Qui est-ce qui a enlevé les bouts de bois, là, les marques? demande-t-elle, mécontente.

Et un peu plus tard, à propos d'un rire intempestif:

— Qui est-ce qui a ri? Un metteur en scène homme, peut-être, aurait simplement dit sans chercher les sources: « On a enlevé les marques » et « Il ne fallait pas rire ».

La population de Méreville et les voyageurs acclament Alerme qui descend du train et se dirige vers la locomotive pour féliciter le chauffeur: « Vive monsieur le préfet! ». Alerme est souriant comme s'il entendait crier: « Vive Alerme! ».

Et c'est la pause pour le déjeuner. Quelques enragés de soleil qui ne veulent pas perdre un rayon de cette journée de campagne, s'allongent pour manger dans l'herbe qui leur pique le cou. Délicieux pique-nique. Un cheval qui broutait par là vient les regarder jeter leurs noyaux d'abricots. Il y en aura des abricotiers l'année prochaine à Mareil-Marly! Le cheval, qui ne veut pas être en reste, laisse échapper quelque crotin. De chaque crotin naîtra un nouveau petit cheval.

Puis les prises de vues reprennent et elles se poursuivront jusqu'à 7 heures du soir sans que personne y trouve à redire — autre chose que son texte.

Antoinette NORDMANN.



TOUS LES PROGRAMMES

Semaine du 18 au 24 juillet



L'ÉCRAN FRANÇAIS vous recommande cette semaine:

Air-Force: une carlingue d'avion américain (Gaumont-Théâtre, 2^e). La Bête humaine: Jean Renoir d'après Zola, Jean Gabin et Simone Simon (Récamier, 7^e; Varin, 10^e). La Charrette fantôme: nouvelle version de J. Duvivier et A. Arnoux (Marbeuf, 8^e). Les Disparus de Saint-Agil, un film de Christian Jaque et Pierre Véry, avec Stroheim et Michel Simon (Cinépresse-Rivoli, 4^e). La Duchesse de Langeais: Balzac adapté par Jean Giraudoux, avec Edwige Feuillère (Demours, 17^e). Les Enrants du paradis: Carné et Prévert: le boulevard du crime en 1840 (Madeleine, 9^e). L'Eternel retour: Delannoy d'après Cocteau, Madeleine Soignie et Jean Marais (Palais des Gobelins, 13^e). L'Extravagant Mr Deeds: un chef-d'œuvre de Frank Capra: Gary Cooper et Jean Arthur (Delambre, 14^e; Studio-28, 18^e). Falbalas: un grand couturier vu par Jacques Becker (Colisée, Aubert, 8^e). Fanny: d'après Marcel Pagnol: Raimu (Cyrano-Courbevoie). Féliçie Nanteuil: un cabotin en 1850: Dauphin et Presles, mise en scène de Marc Allegret (Vivienne, 2^e; Helder, 9^e; Balzac, 8^e; Scala, 10^e). Les Gens du voyage: les coulisses du cirque vues par Jacques Feyder (Cachan-Palace, Cachan). Le Grand jeu: la Légion étrangère vue par Jacques Feyder (Myrha, 18^e; Kermesse-Saint-Denis). La Kermesse héroïque: une comédie historique de Jacques Feyder: Françoise Rosay et Louis Jouvet (Impérial, 2^e). Louise: un opéra filmé par Abel Gance (Théâtre de Belleville, 20^e). La Marseillaise: grande fresque de Jean Renoir (Imperator, 11^e). Mayerling: Danielle Darrieux et Charles Boyer (Tivoli, 10^e; Villiers, 17^e). Poil de carotte: film de Julien Duvivier, d'après Jules Renard: Harry Baur et Robert Lynen (Mozart, 16^e; Victor-Hugo, 16^e; Barbès-Palace, 18^e; Select, 18^e). Quel des brumes: Carné et Prévert, d'après Mac-Orlan, Jean Gabin, Michel Simon, Michèle Morgan (Les Familles, 13^e). Stalingrad: la bataille la plus glorieuse de l'armée soviétique (Italie, 13^e).

...et vous recommanderai s'ils n'étaient pas doublés:

Blanche-Neige: un conte de fées raconté par Walt Disney (Saint-Martin, 10^e). Le Dictateur: Hitler et Mussolini vus par Charlie Chaplin (Gaumont-Palace, 18^e). L'Étrange sursis, la comédie de la mort en chômage (Sèvres-Pathé, 7^e). L'Insoumise: l'un des bons films interprétés par Bette Davis (Lafayette, 9^e). Marie Walewska: pour ceux qui n'ont jamais vu Greta Garbo (Cinécac-Ternes, 17^e).

LES CLUBS

CERCLE TECHNIQUE DE L'ÉCRAN (14, rue Troyon), 20 juillet, 20 h. 15: un film américain inédit.

CLUB FRANÇAIS DU CINÉMA (Studio de l'Etoile, 14, rue Troyon), 19 et 21 juillet, 20 h.: Volga en feu et Cuirassé Potemkine.

CLUB FRANÇAIS DE SURESNES (Salle Albert-Thomas), 24 juillet, 20 h. 45: Burlesques du Cinéma.

De nombreux clubs ne rouvriront qu'en septembre.

CETTE SEMAINE...

A PARIS ET EN BANLIEUE:

147 cinémas donnent des films américains

107	»	»	»	français
8	»	»	»	soviétiques
3	»	»	»	britanniques

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
1^{er} et 2^e. — Boulevards-Bourse					
CINEAC ITALIENS, 5, b. Italiens (M ^o Rich.-Drouot)	Roi de la Gaffe	RIC.72-19	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	S. D.
CINE OPERA, 32, av. Opéra (M ^o Opéra)	L'Inspiratrice (v. o.)	OPÉ.97-52	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	D.
CINEPH. MONTM., 5, b. Montm. (M ^o Montm.)	Mystère Maison Norman (d.)	GUT.39-36	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	S. D.
CORSO, 27, b. Italiens (M ^o Opéra)	Hôtel du Nord	RIC.82-54		20 h. 45	T. L. J.
GAUM.-THEATRE, 7, b. Poissonnière (M ^o B.-Nouvelle)	Air Force (d.)	GUT.33-16	15 heures, 17 heures.	20 h. 45	S. D.
IMPERIAL, 29, b. Italiens (M ^o Opéra)	Kermesse héroïque	RIC.72-52	14 h. 15, 16 h. 15	20 h. 30	S. D.
MARIVAUX, 15, b. Italiens (M ^o R.-Drouot)	Dernier Métro	RIC.83-90	13 heures, 17 heures	20 h. 45	S. D.
MICHODIERE, 31, b. Italiens (M ^o Opéra)	Deux ans d'efforts (non communiqué)	RIC.60-33	15 heures	20 h. 45	D. 15 h.
PARISIANA, 27, b. Poissonnière (M ^o Montmartre)	T. L. J. (mat.)	CEN.83-93	15 h. 30, 18 heures	20 h. 45	S. D.
REX, 1, b. Poissonnière (M ^o Montmartre)	Prisonnier du Passé (d.)	GUT.41-39	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	S. D.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne (M ^o R.-Drouot)	Féliçie Nanteuil				
3^e. — Porte-Saint-Martin-Temple					
BERANGER, 49, rue Béranger (M ^o Temple)	Blanche-Neige (d.)	ARC.94-56	S. 15 heures	20 h. 45	S. D.
DEJAZET, 41, b. du Temple (M ^o République)	Enfente Cordiale		S. L. J. (2 mat.)	21 h.	
MAJESTIC, 31, b. Temple (M ^o République)	Député Baltique (d.)	TUR.97-34	15 heures, 20 heures	20 h. 45	S. D.
PALAIS FETES, 8, r. Ours (M ^o Arts et Mét.) 1 ^{re} salle	Nitchevo	ARC.77-44	14 h. 45 D. (2 m.)	20 h. 45	
PALAIS FETES, 8, rue Ours (M ^o Arts et Mét.) 2 ^e salle	Camarade P (d.)				
PALAIS ARTS, 102, b. Sébastopol (M ^o St-Denis)	Attention faux monnayeurs (d.)	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
PICARDY, 102, b. Sébastopol (M ^o St-Denis)	Marie-Antoinette (d.)	ARC.62-98	14 heures, 19 heures	20 h. 45	
4^e. — Hôtel-de-Ville					
CINÉPHONE-RIVOLI, 117, r. St-Antoine (M ^o St-Paul)	Les Disparus de St-Agil	ARC.95-27	14 heures, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
CYRANO, 40, b. Sébastopol (M ^o Réaumur-Sébastopol)	Marousia (d.)			20 h. 40	T. L. J.
HOTEL DE VILLE, 20, r. du Temple (M ^o Temple)	Capitaine Fracasse	ARC.47-86	15 heures	20 h. 40	J. D. S.
SAINT-PAUL, 38, r. St-Paul (M ^o St-Paul)	Bon pour le service			20 h. 40	t. l. j. perm.
TEMPLE-SELECT, 77, fbg du Temple (M ^o Belleville)	Booleo.	NOR.50-92	L. au V. 15 h. S. D. (2 m.)	20 h. 45	
5^e. — Quartier Latin					
CHAMPOLLION, 51, r. Ecoles (M ^o Cluny)	Briseurs de chaînes	ODE.51-60	14 h. 30, 16 h. 30.	20 h. 30	S. D.
CLUNY, 60, rue Ecoles (M ^o Cluny)	Elle et Lui	ODE.20-12	14 h. 45, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
MONGE, 34, r. Monge (M ^o C.-Lemoine)	Voyageur sans bagage	ODE.51-46	J. S. D. L. 15 heures	20 h. 45	
MESANGE, 5, rue d'Arras (M ^o C.-Lemoine)	2 ^e Bureau contre Kommandantur			20 h. 45	D. 15 h.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel (M ^o St-Michel)	Secret de Mme Clapain	DAN.79-17	14 h. 15, 16 h. 30	20 h. 40	S. D.
STUDIO-URSULINES, 10, r. Ursulines (M ^o Luxemb.)	Une petite ville sans histoire	ODE.39-19	15 heures	20 h. 40	S. D. 14 h.
6^e. — Luxembourg-Saint-Sulpice					
BONAPARTE, 76, r. Bonaparte (M ^o St-Sulpice)	L'Inspiratrice	DAN.12-12	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	D.
DANTON, 99, b. St-Germain (M ^o Odéon)	Elle et Lui	DAN.08-18	15 heures, S.D. 14 h. 30	20 h. 45	
LATIN, 34, b. St-Michel (M ^o Cluny)	Compagnons de la Nouba (d.)	DAN.81-51	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 45	
LUX, 76, rue Rennes (M ^o St-Sulpice)	Les Gars du large	LIT.62-25	15 heures S. 2 mat.	20 h. 45	S. D.
PAX, 103, r. Sèvres (M ^o Sèvres)	Toute la ville danse	LIT.99-57	L. J. S. 15 heures, D (2 m.)	20 h. 45	
RASPAIL-PALACE, 91, boulevard Raspail	Tragédie impériale	LIT.72-57	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
STUDIO PARNASSE, 11, r. Jules-Verne (M ^o Vavin)	Le Merle blanc	DAN.58-00	15 heures	20 h. 30	D.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREES	PERMAN.
18° — Montmartre-La Chapelle					
ABESSES, Place des Abesses (M° Abesses).	Retour de flamme	MON.57-79	S. J. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	S. D.
BARBES-PALACE, 34, b. Barbès (M° Barbès)	Poil de Carotte	MON.93-82	14 heures, 17 h. 30	20 h. 45	D.
CINE-PRESSE CLICHY, 132, b. Clichy (M° Clichy)	Tire au flanc	NOR.37-80	L. J. S. 14 h. 15	22 h. 30	
CINE-VOX PIGALLE, 34, b. de Clichy (M° Pigalle)	Vautour de la Jungle	MON.05-92	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
CLIGNANCOURT, 78, b. Ornano (M° Pl. Clignancourt)	Camarade P. (d.)	NOR.64-78	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	t. l. j.
FANTASIO, 96, b. Barbès (M° Marcader-P.)	Capitaine Fury (d.)	MON.79-44	14 h. 45, D. (2 m.)	20 h. 45	
GAUMONT-PALACE, pl. Clichy (M° Clichy)	Le Dictateur (d.)	MAR.72-21	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
IDEAL, 100, av. Saint-Ouen	Patrouille secrète	MAR.71-25	J. D.	20 h. 30	
LUMIERES, 138, av. Saint-Ouen	Entrez dans la danse (d.)	MAR.43-32	J. D.	20 h. 30	
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen	Chéri-Bibi	MAR.26-24	15 heures	20 h. 45	
MONTIN-CINE, 114, b. Rochechouart (M° Pigalle)	Escadrille du Diable (d.)	MON.63-35	15 heures (sauf mardi)	20 h. 45	
MOULIN ROUGE, pl. Blanche (M° Blanche)	Ils étaient cinq permissionnaires	MON.06-26	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 30	S. D.
MYRHA, 26, rue Myrha (M° Barbès)	Grand Jeu	MON.06-26	L. J. S. 14 h. 30	20 h. 45	D.
ORNANO, 34, 34, b. Ornano (M° Simplicien)	Grande Parade (d.)	MON.93-15	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 40	D.
RITZ, 8, b. Clichy (M° Pigalle)	Frankenstein (d.)	MON.56-60	L. J. S. 15 h.	20 h. 40	
SELECT, 8, av. Clichy (M° Clichy)	Poil de Carotte	MAR.23-49	14 h. 30	20 h. 45	
STUDIO-28, 10, r. Tholozé (M° Blanche)	Extravagant Mr Deeds	MON.36-06	15 heures	20 h. 45	S. D.
19° — La Villette-Belleville					
RIALTO, 7, rue de Flandre	Sequettles	NOR.67-61	L. Me. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
AMERIC-CINE, 144, av. J.-Jaurès (M° Jaurès)	Tornavara	NOR.87-61	J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
DANUBE, 49, r. Général-Brunet (M° Danube)	Camarade P. (d.)	BOT.23-18	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle (M° Chapelle)	Gunga Din	NOR.37-80	15 heures	20 h. 45	
FLANDRE, 29, rue de Flandre	Drame de Shanghai	NOR.44-93	J. S. 15 heures	20 h. 45	
FLOREAL, 13, rue Belleville (M° Belleville)	Booloo (d.)	NOR.94-46	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès (M° Jaurès)	L'Autre (d.)	BOT.49-23	15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
RIQUET, 22 bis, rue Riquet (M° Riquet)	Sentinelles de l'Empire	NOR.05-68	L. J. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	
RENAISSANCE, 12, av. Jean-Jaurès (M° Jaurès)	Camarade P.	BOT.60-97	Me. J. S. L. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	
RIVIERA, 25, r. de Meaux (M° Jaurès)	Hommes sans nom	BOT.48-24	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	22 h. 30	
SECRETAN-PALACE, 55, r. de Meaux (M° Jaurès)	Gunga Din (d.)	NOR.60-43	J. S. 14 h. 45, 20 h. 45	20 h. 45	
VILETTA, 47, rue de Flandre	Tunnel				
20° — Ménilmontant					
ALCAZAR, 6, rue Jourdain	(non communiqué)				
BAGNOLET, 5, r. Bagnole (M° Bagnole)	Femmes perdues	NOR.63-03	D. (2 m.)	20 h. 45	
BELLEVILLE, 23, rue Belleville	Grande Farandole	OBE.74-72	L. 15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	
COCORICO, 128, b. Belleville (M° Belleville)	Chantage (d.)	MEN.98-53	J. 15 heures, D. (2 m.)	21 h.	
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M° Gambetta)	Testament du Docteur Mabuse.	-DID.69-53	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
FAMILY-CINEMA, 81, r. Avron (M° Avron)	Booloo (d.)	MEN.06-21	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	
FEERIQUE, 146, r. Belleville (M° Belleville)	Grande Farandole	BOT.82-58	D. 15 heures	20 h. 45	
FLORIDA, 373, r. Pyrénées	Nouvelles aventures de Tarzan.	MEN.98-58	J. S. D. 15 heures	20 h. 45	
MENIL-PALACE, 38, r. Ménilmontant	Tragédie Forêt Rouge (d.)	SEG.01-99	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	
PERNETY, 46, rue Pernet	Piste d'Argent (d.)	MEN.48-92	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 30	
PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrénées	Chantage (d.)	DID.00-17	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	
PALAIS-AVRON, 35, rue Avron (M° Avron)	Chant du Printemps	ROQ.43-13	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	
PRADO, 111, rue Pyrénées	Chéri-Bibi	ROQ.74-83	T. l. j. 15 h.	20 h. 45	
SEVERINE, 225, b. Davout.	Route Impériale		J. L. 15 heures	20 h. 45	D.
ST-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.	Grande Parade	MEN.72-34	L. J. S. 15 heures.	20 h. 45	D.
TH-BELLEVILLE, 46, rue Belleville.	Louise				

BANLIEUE

ARCUEIL		
ARCUEIL-CINE, 2 av. Raspail	(non communiqué)	
ASNIERES	L'Autre	
ALHAMBRA, 10, Pl. Nationale.	Le Chemin de l'honneur	
AUBERVILLIERS	(non communiqué)	
KURSAAL, 111, Av. de la République.	BONDY	
KURSAAL (Bondy)	BOULOGNE	
KURSAAL, 131 bis, Av. de la Reine.	L'Autre	
PALACE, 151, Bd Jean-Jaurès.	Chéri-Bibi	
BOURG-LA-REINE	Justicier du Far-West (3 ^e ép., d.)	
REGINA, 3, rue René-Rockel	Gens du Voyage	
CACHAN	Justicier du Far-West (1 ^{re} ép.)	
CACHAN-PALACE, 1, r. Mirabeau	Deanna et ses boys (d.)	
CHAMPIGNY	La Manière forte	
REX, 66, r. Jean-Jaurès	L'Autre	
CHARENTON	(non communiqué)	
CELTIC, 29, rue G. Péri	Cet Age Ingrat	
CLICHY	Fanny	
CASINO, 35, Bd Jean-Jaurès.	Tchin-Tchin	
CLICHY-OLYMPIA, 17, rue de l'Union.	Justicier du Far-West (2 ^e ép.)	
CHOISY-LE-ROI	(non communiqué)	
SPLENDID, 9 bis, rue Thiers.	(non communiqué)	
COLOMBES	(non communiqué)	
COLOMBES-PALACE, 13, rue Saint-Denis	Justicier du Far-West (3 ^e ép., d.)	
COURREVOIE	Cet Age Ingrat (d.)	
CYRANO, 7 bis, place Charra.	Je suis avec toi	
MARCEAU, 80, av. Marceau.	Justicier du Far-West (1 ^{re} ép.)	
PALACE, 20 bis, av. de la Défense.	Secrets.	
EPINAY-SUR-SEINE		
MAGIC, 34, rue de Paris.		
VOX, 34, rue de Paris.		
GENTILLY		
GAITE-PALACE, 16, rue Filieuse		
HAY-LES-ROSES		
CINEMA DES ROSES, 22, rue Metz		
ISSY-LES-MOULINEAUX		
LE MOULINO, 54, rue Gevelot.		
IVRY		
IVRY-PALACE, 46 bis, rue de Paris		
LA COURNEUVE		
CINE-MONDIAL, 45, route de Flandre.		
LA GARENNE		
GARENNE-PALACE, 53, b. République	Justicier du Far-West (2 ^e ép.)	
LES LILAS	Trafic d'hommes	
ALHAMBRA, 50, b. de la Liberté	Grande Parade (d.)	
MAGIC, 99, rue de Paris	Vertige d'un soir (v. o.)	
LE RAINCY	L'Orphelin de la Brousse	
MODERN-CINEMA, 3, allée Robillard	Sœurs d'armes	
LEVALLOIS	L'Enfant de l'Amour	
SELECT-CINEMA, 97, rue Victor-Hugo	(non communiqué)	
MONTREUIL	Poupées du Diable	
MONTREUIL-PALACE, 137, rue de Paris	Anthony Adverse	
KURSAAL, 110, rue de Paris	Ennemie bien-aimée	
MONTROUGE	(non communiqué)	
LE GAMBETTA, 33, av. Gambetta.	Poupees du Diable	
NANTERRE	Anthony Adverse	
SELECT-RAMA	Ennemie bien-aimée	
NEUILLY	(non communiqué)	
CHEZY, 4, rue de Chanzy.	La Piste du Sud	
REGENT, 113, avenue de Neuilly (M° Sa)	Jim la Jungle (1 ^{re} ép., d.)	
NOISY-SEC	Incendie de Chicago	
CASINO (Noisy-le-Sec)	Sœurs d'armes	
PANTIN	Nu comme un vers	
PALACE, 3, boulevard d'Orléans.	Camarade P. (d.)	
PUTEAUX	Le Grand Jeu	
BERGERE-PALACE, 142, av. Wilson.	Ignace	
CENTRAL, 33, rue des Dalmattes	Non communiqué.	
ROSNY-SOUS-BOIS	Le Petit Lord Fauntleroy.	
UNIVERSEL, 1, rue de Noisy.	Non communiqué.	
SAINT-DENIS	Premier Bal	
CASINO, 73, r. d'Orléans	Romance de Paris	
PATHE, 25, rue Catullienne.		
KERMESSE, 63, rue de la République.		
SAINT-MANDE		
PALACE, 69, r. République.		
SAINT-MAUR		
ARTISTIC, 43, av. République		
VANVES		
PALACE, 42, rue Raspail		
VILLEMOMBLE		
REX, 174, Grande Rue		
VINCENNES		
PRINTANIA, 28, rue de l'Eglise.		
REGENT, 116, rue de Fontenay		

Le film d'Ariane

(Suite de la page 2.)

LONDRES

M. Rank s'en va-t-en Amérique

UN minotier, n'est-il pas vrai ? doit savoir séparer le bon grain de l'ivraie.

Arthur J. Rank y a si bien excellé qu'à vingt ans il dirigeait un des moulins paternels.

Aujourd'hui il dirige l'industrie cinématographique anglaise.

Mais ses ambitions ne s'arrêtent pas aux frontières naturelles et maritimes de l'Angleterre.

Pendant que ses lieutenants prospectent l'Europe, Arthur J. Rank est parti à la conquête de l'Amérique.

Tout fier de ses techniciens, de ses studios, de ses salles, le maître du cinéma anglais, dès son arrivée, n'a pas caché ses intentions. A un déjeuner offert par les propriétaires de cinémas indépendants, il a déclaré que sous peu les films anglais éclipsaient les films de Hollywood, même aux Etats-Unis.

Les Américains ripostent...

LE résultat ne s'est pas fait attendre. Les autorités de Washington ont rejeté la demande de l'industrie cinématographique anglaise tendant à attribuer

couper dans le texte de Shakespeare le mot « bâtard ».

Arthur J. Rank a accepté.

Que pouvait-il faire d'autre ?

Il a même accepté que désormais tous les films anglais soient soumis à la censure préalable de l'Office Hays !

...et contre-attaquent

UNE autre réponse qui ne s'est pas fait attendre, c'est celle de la Paramount, qui n'aime pas M. Rank. Pourquoi ? Parce que les intérêts américains de M. Rank sont liés à ceux des Artistes Associés et de la 20th Century Fox.

Comme suite à la tournée de prospection de M. Rank, la Paramount a donc

Le cinéma est un art populaire...
...pour lequel doivent travailler les grands poètes et les grands artistes.

annoncé qu'elle allait étendre ses circuits de distribution au monde entier.

Je monopolise, tu monopolises, nous monopolisons...

A ce petit jeu du monopole, on peut aller loin.

Pas si loin que cela, si l'action pendante devant la Cour suprême des Etats-Unis aboutit prochainement. Il ne s'agit de rien de moins que de condamner le monopole en matière cinématographique



CHEZ LE MAQUILLEUR

— Collez-vous ces moustaches postiches !
— Mais, j'en ai des vraies...
— Rasez-les !

à M. Rank près d'un million de mètres de pellicule, destinée au tirage des films anglais qu'il avait l'intention de distribuer aux Etats-Unis.

C'est clair et net.

L'attitude de Willy Hays, du fameux Office Hays, a été plus nuancée. Il a convié Rank à un déjeuner présidé par l'évêque méthodiste G. Bromley Oxnam. Le digne prêtre prononça une allocution qui commençait par ces termes : « Des mains se rejoignent par-dessus l'océan sous l'œil de la Providence. »

Après quoi, M. Hays a pu annoncer à M. Rank que, s'il voulait que son film Henry V passât aux Etats-Unis, il fallait

et d'obliger les maisons américaines à séparer la distribution de la production.

Il n'y a pas de petits bénéfices

LE voyage de M. Arthur J. Rank n'apporte donc aucun résultat tangible; les journaux anglais écrivirent que les divergences entre intérêts anglais et américains sont aussi complètes que possible.

M. Rank rentrera-t-il bredouille ? Certes non, il sera en tout cas plus riche d'expérience — et aussi d'un nouveau circuit, au Canada, où l'industrie est évidemment moins organisée...

Le Minotaure.

CINÉ-CLUBS

NOUS avions dix ans. Nous avions été sages toute la semaine, nos notes avaient été bonnes et nous n'avions pas été privés de cinéma.

Les fauteuils étaient un peu durs, comme il se doit dans un cinéma de quartier, le piano était un peu faux, et à l'entr'acte nous allions acheter des cacahuètes...

Et sur l'écran, la pauvre Mary Smith était aux prises avec les infimes gangsters qui la séquestraient ; les mages qui voulaient frustrer le beau chercheur d'or William S. Hart de sa mine... épouvantable situation ! Nous nous cramponnions aux bras de notre fauteuil...

Puis Buffalo Bill Jr flirtait avec une demoiselle brune et faussement ingénue, du type futé. Il poursuivait à cheval d'affreux traites, sauvait la mère de la demoiselle, roulait le papa, tout cela agrémenté de coups de revolver et de cavalcades épiques. Merveilleux, absolument merveilleux ! Mais le plus beau était encore à venir...

Le plus beau, c'était Buck Jones et son chapeau blanc, Buck Jones et les Indiens, Buck Jones et la diligence, Buck Jones et la tendre jeune fille blonde et apeurée qu'il sauve des griffes d'une panthère, Buck Jones et son mustang qu'il chevauche comme un dieu, Buck Jones, l'Aigle blanc. Dans l'Aigle blanc, il y avait de vrais Indiens, de vraies flèches... Et l'Aigle blanc, également, puni, pour notre édification et notre soulagement, les méchants voleurs de chevaux, dévaliseurs de diligences et ravisseurs de jeunes beautés platinées. Ceci, bien entendu, après de palpitantes et multiples péripéties. Et, sur un gros plan de la beauté en question dans les bras musclés de l'Aigle-blanc-Buck-Jones, la lumière s'est rallumée...

Et nous n'avions pas dix ans... Deux très jeunes gens dansent en s'en allant, avec un air méprisant, que « ça datait ». Peut-être avaient-ils raison... Toujours est-il que nous avons quitté la salle d'Iéna avec un petit sentiment qui ressemblait bien au regret...

Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve ses dix ans. — J. S.

AU SERVICE DE
LA VICTOIRE

EXPOSITION
INTERALLIÉE
DE L'ÉPARGNE

PALAIS DE GLACE
Metro, Marbeuf, Rond Point
des Champs-Élysées

Tous les jours
de 9 h 30 à 22 h 30
ENTRÉE GRATUITE



L'ÉCRAN
français

« LA BOITE AUX REVES »

Une Viviane Romance inattendue : armée d'un balai et de ses charmes, ainsi pouvez-vous la voir dans le nouveau film d'Yves Allégret.